

Wilhelm Busch
Jésus notre destin

Wilhelm Busch

Jésus

notre destin

fontis

Publié en allemand sous le titre
«Jesus unser Schicksal»

© 1967 Aussaat- und Schriftenmissions-Verlag, Neukirchen-Vluyn

Traduction d'Etienne Huser

Edition française

© Fontis-Verlag Bâle

10^e édition 2019

Graphique: Gerd Meussen
Imprimé en République Tchèque
par Finidr

ISBN 978-3-03848-160-7

Jésus notre destin

Tel était le thème général que le pasteur Busch avait choisi pour la grande campagne d'évangélisation organisée à Essen en 1938.

Il avait beaucoup de plaisir à travailler parmi la jeunesse d'Essen. Mais il aimait tout aussi passionnément son ministère de prédicateur itinérant. Quantité de personnes furent interpellées au cours des conférences qu'il a données dans les villes et les campagnes, à l'Est et à l'Ouest, en Allemagne et ailleurs dans le monde.

Qu'il était heureux de voir les foules s'assembler pour l'entendre prêcher l'évangile! Il était convaincu que la bonne nouvelle de Jésus-Christ était le message le plus extraordinaire de tous les temps.

Les gens venaient l'écouter par milliers. Et pourtant, chacun de ses auditeurs avait l'impression que Wilhelm Busch s'adressait à lui personnellement. C'était là un des traits caractéristiques de sa prédication. Grâce à la bande magnétique, il continue à parler individuellement à chaque lecteur de son livre, poursuivant ainsi sa tâche de messenger de Jésus-Christ, crucifié et ressuscité.

«Jésus notre destin», tel était au fond le thème principal de son travail d'évangélisation. Voulez-vous écouter ce message? Il suffit de vous placer en esprit parmi ses auditeurs, et vous ne tarderez pas à découvrir que «Jésus notre destin» est un sujet d'une importance capitale pour le monde et pour notre vie.

Les éditeurs

Dieu, je veux bien, mais pourquoi me faudrait-il Jésus?

Un vieux pasteur comme moi qui a travaillé toute sa vie dans les grandes villes entend répéter à longueur d'année les mêmes refrains. En voilà un : «Comment Dieu peut-il permettre cela ?» Et en voilà un autre : «Caïn et Abel étaient frères. Caïn a tué Abel. Où Caïn a-t-il bien pu trouver sa femme ?» Mais voici celui qu'on me rabâche le plus souvent : «Pasteur, vous parlez toujours de Jésus. C'est du fanatisme. Peu importe la religion que l'on a. L'essentiel est d'avoir du respect pour ce qu'il y a là-haut, pour l'invisible.»

C'est clair comme le jour, n'est-ce pas ? Goethe, mon illustre compatriote – il était de Francfort comme moi – avait déjà dit quelque chose de semblable : «Le sentiment est tout ; le nom n'est que bruit et fumée . . .» Que nous parlions d'Allah, de Bouddha, du destin ou de «l'Être suprême», cela n'a aucune espèce d'importance. Ce qui compte, c'est de croire en quelque chose. Vouloir préciser en quoi serait du fanatisme. C'est bien ce que pense au moins la moitié d'entre vous, n'est-ce pas ? Je revois devant moi cette dame d'un certain âge qui me disait : «Pasteur, vous nous assommez avec votre baratin sur Jésus. N'a-t-il pas lui-même dit : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ? Tout le monde y trouvera une place !» Mes amis, c'est là une très grave erreur.

Je me trouvais un jour à Berlin, à l'aéroport du «Tempelhofer Feld». Avant de pouvoir accéder à l'avion, il a fallu nous soumettre au contrôle des passeports. Devant moi se tenait un grand monsieur – je le revois : une véritable armoire à glace avec un énorme plaid sous le bras – qui tendit, d'un geste vif, son passeport au douanier. Celui-ci lui dit :

– Minute ! votre passeport est périmé.

L'homme lui répliqua :

– Ne soyez pas si tatillon, voyons ! L'essentiel est d'avoir un passeport !

– Pas du tout, déclara le douanier d'un ton ferme et décidé. L'essentiel est d'avoir un passeport en règle.

Il en va de même pour la foi. Ce qui importe, ce n'est en fin de compte pas le fait de croire, de croire en n'importe quoi. Car tout le monde croit – à sa manière. Tout récemment, quelqu'un me disait :

«Je crois qu'avec un kilo de bœuf, on peut faire un bon bouillon.» C'est aussi une sorte de foi, quoique un peu maigre – vous voyez ce que je veux dire. Non, ce qui compte, ce n'est pas d'avoir une certaine foi, mais la vraie foi, celle qui vous permet de vivre quand tout devient obscur autour de vous, qui vous sert d'appui quand vous risquez de succomber à la tentation et qui vous aide à mourir. La mort est un bon test de l'authenticité de votre foi.

Or, il n'existe qu'une foi valable, la seule qui vous permette de vivre et de mourir valablement. C'est la foi en Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Il est vrai que Jésus a dit : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.» Mais il n'y a qu'une seule porte qui y conduit : «Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.»

Jésus est la porte. Je sais bien que les gens ne veulent pas entendre cela. Sur Dieu, ils sont prêts à discuter pendant des heures. L'un se fait telle image de lui, l'autre telle autre. Mais Jésus ne donne pas matière à discussion. Je vous le répète : il n'y a que la foi en Jésus, le Fils de Dieu, qui sauve et qui permet de vivre et de mourir en paix.

A quel point ceci peut sembler ridicule à certaines personnes, vous le constaterez en écoutant la petite anecdote que je vais vous raconter et qui vous fera sans doute sourire. Ceci s'est passé à Essen, il y a déjà bien des années. En parcourant la ville, je rencontre deux hommes qui sont arrêtés sur le trottoir, vraisemblablement des mineurs. L'un d'eux me salue :

– Bonjour, Pasteur.

En m'approchant, je lui demande :

– Vous me connaissez ?

Il se met à rire et dit à l'autre :

– C'est le pasteur Busch. Un gars sympa.

Je le remercie. Mais il continue :

– Seulement, hélas, il a une araignée au plafond !

Indigné, je m'emporte un peu :

– Quoi ? Une araignée au plafond ? Comment pouvez-vous dire cela de moi ?

Et le voilà qui répète :

– Le pasteur Busch, c'est vraiment un gars sympa. Seulement, il ne cesse de parler de Jésus.

Réjoui, je lui réponds :

– Mon cher, je n'ai pas d'araignée au plafond. Dans cent ans, vous serez dans l'éternité. A ce moment-là, la seule chose qui

comptera sera si, oui ou non, vous avez connu Jésus. Car c'est cela qui déterminera où vous irez – au ciel ou en enfer. Dites-moi, connaissez-vous Jésus ?

Se tournant en riant vers l'autre mineur, il s'exclame :

– Tu vois, le voilà qui recommence !

C'est aussi ce que je veux faire maintenant. Il y a une parole de la Bible qui me servira de tremplin. La voici : «Celui qui a le Fils de Dieu a la vie.» Vous avez peut-être entendu parler de Jésus au catéchisme, mais vous ne l'avez pas. «Celui qui a le Fils de Dieu – écoutez bien : celui qui l'a – a la vie», dès maintenant et pour l'éternité ! «Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.» C'est la Parole de Dieu qui le dit. Vous connaissez le proverbe : «Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras !» C'est pourquoi je voudrais dans votre intérêt vous persuader de recevoir Jésus-Christ et de lui confier votre vie. Car sans lui, la vie est bien misérable.

A présent, je vais vous dire pourquoi il n'y a que Jésus qui compte, pourquoi la foi en lui est la seule vraie foi. Ou plutôt, permettez-moi de m'exprimer d'une façon un peu plus personnelle : je voudrais vous dire pourquoi il me faut Jésus et pourquoi je crois en lui.

Jésus est la révélation de Dieu

Lorsque quelqu'un me dit : «Je crois en Dieu. Mais pourquoi me faudrait-il Jésus ?», je lui réponds : «Ce que vous dites ne tient pas debout. Dieu est un Dieu caché. Sans Jésus, nous ne savons absolument rien de lui.»

Les hommes peuvent certes se fabriquer un Dieu ; «le bon Dieu», par exemple, qui ne laissera pas tomber un brave Allemand s'il ne boit pas plus de cinq chopes de bière par jour ! Mais Dieu, ce n'est tout de même pas cela ! Allah, Bouddha – ce ne sont que des projections de nos désirs. Mais Dieu ? Sans Jésus, nous ne savons rien de lui. Jésus le révèle. En la personne de Jésus, Dieu est venu à nous.

Je voudrais illustrer cela de la façon suivante. Imaginez une épaisse nappe de brouillard. Derrière cette nappe, il y a Dieu. Comme les hommes ne peuvent pas vivre sans lui, ils se mettent à le chercher. Ils essaient de pénétrer dans la nappe de brouillard. C'est ce que font les différentes religions. Par elles les hommes essaient de trouver Dieu. Elles ont toutes en commun le fait de s'être égarées dans le brouillard et de n'avoir pas trouvé Dieu.

Dieu est un Dieu caché. Un homme du nom d'Esaië l'a bien

compris. C'est pourquoi il s'est écrié : «Nous ne pouvons accéder jusqu'à toi. Oh! si tu déchirais les cieux, et si tu descendais...» Eh bien, figurez-vous que Dieu a entendu ce cri! Il a déchiré la nappe de brouillard et est descendu jusqu'à nous, en Jésus-Christ. Lorsque les anges ont proclamé en chœur dans les champs de Bethléhem : «Il vous est né un Sauveur. Gloire à Dieu dans les lieux très hauts!», Dieu est venu à nous. Et maintenant, Jésus nous dit : «Celui qui m'a vu a vu le Père.»

Sans Jésus, j'ignorerais tout de Dieu. Il est la seule instance auprès de laquelle je puis obtenir une certitude sur Dieu. Comment ose-t-on seulement affirmer : «Je peux me passer de Jésus»!

Jésus est l'amour libérateur de Dieu

Il faut que je vous explique cela. Il y a quelque temps, j'ai été interviewé par un journaliste.

– Pourquoi faites-vous ce genre de conférences ?

– Je les fais parce que j'ai peur que les gens aillent en enfer.

– Voyons, il n'y a donc pas d'enfer !

– On verra bien. Dans cent ans, vous saurez si c'est vous qui aviez raison ou la Parole de Dieu. Dites-moi, vous est-il déjà arrivé de craindre Dieu ?

– Comment! On n'a pas besoin d'avoir peur du bon Dieu!

– Mon cher, vous n'êtes vraiment pas dans le coup. Si vous vous faisiez une idée juste de Dieu, vous sauriez qu'il n'y a rien de plus terrible que le Dieu saint et juste, le juge de nos péchés. Pensez-vous qu'il fermera les yeux sur vos fautes? Vous parlez du «bon Dieu». La Bible parle tout autrement de lui. Voici ce qu'elle dit : «C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.»

Vous est-il déjà arrivé de craindre Dieu? Si ce n'est pas le cas, vous n'avez même pas commencé à voir clair sur la terrible réalité de la sainteté de Dieu et sur celle de votre péché. Mais si c'est le cas, vous ne tarderez pas à vous poser la question : «Comment puis-je subsister devant Dieu?» Je crois que la plus grande bêtise de notre époque est de ne plus craindre la colère de Dieu. C'est en effet le symptôme d'un affreux endurcissement, lorsqu'un peuple ne prend plus au sérieux le Dieu vivant et sa colère contre le péché.

Le professeur Karl Heim nous a raconté qu'au cours d'un voyage en Chine, il s'est rendu à Pékin. Là, on l'a conduit au sommet d'une montagne où se trouvait un autel qu'on avait surnommé l'«autel du ciel». On lui a expliqué qu'à l'occasion de la

«nuit de la réconciliation», des centaines de milliers de personnes se rendaient sur cette montagne, chacun portant un lampion. Puis l'empereur y montait – à cette époque-là la Chine était encore gouvernée par des empereurs – et offrait un sacrifice de réconciliation pour son peuple. En nous racontant cela, le professeur Heim a ajouté: «Ces païens savaient ce qu'est la colère de Dieu et ressentaient leur besoin de réconciliation.»

Et l'Européen cultivé pense qu'il peut tranquillement parler du bon Dieu, et que celui-ci se contente de voir les gens payer gentiment l'impôt ecclésiastique*! Remettons-nous plutôt à craindre Dieu! Car nous avons tous péché. Pas vous? Mais si, bien sûr!

Lorsque nous aurons réappris à craindre Dieu, nous nous poserons la question: «Comment échapper à la colère de Dieu? Qui nous en délivrera?» C'est alors que nos yeux s'ouvriront et que nous comprendrons que Jésus est l'amour libérateur de Dieu. «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.» Mais il ne peut le faire au détriment de la justice. Il ne peut fermer les yeux sur le péché. C'est pour cette raison qu'il a donné son Fils pour le salut, pour la réconciliation du monde.

Venez avec moi à Jérusalem. Là, à l'extérieur de la ville, se trouve une colline. Nous y voyons des milliers de personnes. Et au-dessus des têtes de tous ces gens se dressent trois croix. L'homme sur la croix de gauche est un pécheur comme nous. Celui de droite également. Mais regardez celui du milieu. Cet homme, couronné d'épines, n'est autre que le Fils du Dieu vivant.

Chef couvert de blessures,
Meurtri par nous pécheurs,
Chef accablé d'injures,
D'opprobres, de douleurs,
Des splendeurs éternelles
Naguère environné,
C'est d'épines cruelles
Qu'on te voit couronné.

Pourquoi est-il cloué à une croix? Cette croix est l'autel de Dieu! Et Jésus est l'agneau de Dieu qui porte le péché du monde et le réconcilie avec Dieu.

Tant que vous n'avez pas trouvé Jésus, la colère de Dieu demeure sur vous, même si vous ne le savez pas, même si vous le

* Tout Allemand inscrit sur les registres d'une Eglise d'Etat paie d'office un impôt annuel pour les besoins du culte.

niez. Seul celui qui vient à Jésus jouit de la paix de Dieu: «Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui.»

Permettez-moi d'illustrer cela par un exemple banal. Pendant la Première Guerre mondiale, j'ai servi dans l'artillerie. Nous avons des canons avec un bouclier de chaque côté. Un jour, nous nous sommes retrouvés en première ligne sans un seul bataillon d'infanterie. Et justement cette fois-là, nous avons subi une attaque de chars d'assaut – de «tanks» comme nous les appelions à l'époque. Une grêle de balles de l'infanterie ennemie pleuvait sur les boucliers de nos canons. Mais ceux-ci étaient tellement épais que nous étions à l'abri derrière eux. Et j'ai pensé à ce moment-là: «Il suffirait que je lève la main pour qu'elle soit criblée de balles – et pour que je sois perdu, car je perdrais tout mon sang. Mais ici, derrière le bouclier, je suis en sécurité.»

Et, voyez-vous, c'est un peu cela que Jésus est devenu pour moi. Je sais que sans Jésus, je serais anéanti par le jugement de Dieu. Sans Jésus, quoi que je fasse, je n'aurais jamais le cœur en paix. Sans Jésus, je ne pourrais pas mourir sans éprouver une terrible angoisse. Sans Jésus, je courrais à la perte éternelle. Et il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'elle existe, cette perte éternelle; attendez un peu, et vous verrez! Mais si je m'abrite derrière la croix de Jésus, je suis en sécurité comme derrière un bouclier. Et je puis savoir qu'il est mon Réconciliateur, mon Sauveur. Oui, Jésus est l'amour libérateur de Dieu.

Ecoutez-moi bien. «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.» C'est pour cela qu'il a donné son Fils aussi pour votre salut à vous, pour votre réconciliation avec Dieu.

Et n'ayez point de cesse que vous n'ayez obtenu cette paix de Dieu, ce salut!

Jésus est le seul qui puisse résoudre le plus grand problème de notre vie

Savez-vous quel est ce problème? Oh, bien sûr, pour les gens d'un certain âge, c'est leur vésicule ou leur vessie malade. Pour les jeunes, par contre, c'est «la fille» ou «le garçon». Ainsi, chacun a son problème. Mais, croyez-moi, le plus grand problème de notre vie est notre culpabilité devant Dieu.

Pendant des dizaines d'années, j'ai travaillé parmi la jeunesse. Et j'étais sans cesse à l'affût de nouvelles illustrations pour faire comprendre cela aux jeunes. Je voudrais utiliser ici une des

images dont je me suis servi cette fois-là. Je leur ai dit: «Imaginez que, par nature, nous ayons un gros anneau de fer autour du cou. Et que, chaque fois que nous commettons un péché, on y soude un maillon. J'ai une pensée impure, et c'est un maillon. Je suis insolent à l'égard de ma mère, et c'est un autre maillon. J'ai mal parlé d'une tierce personne, et c'est encore un maillon. J'ai passé une journée sans avoir prié, comme si Dieu n'existait pas, et c'est un nouveau maillon. J'ai été malhonnête, j'ai menti, et c'est un maillon de plus.»

Essayez de vous représenter la longueur de la chaîne que nous traînons derrière nous – celle de notre culpabilité, bien sûr. Même si cette chaîne ne se voit pas, la culpabilité devant Dieu est une réalité. Or, elle est énorme. Et nous la trimballeons partout avec nous. Je me suis souvent demandé pourquoi les gens n'étaient pas plus joyeux et plus contents. Les choses ne vont pourtant pas trop mal. Ne devraient-ils pas être heureux ? Mais ils ne le sont pas. Et ils ne peuvent pas l'être, parce qu'ils traînent partout la lourde chaîne de leur culpabilité. Or, personne ne peut les en débarrasser, pas même un pasteur, un prêtre ou un ange. Dieu lui-même ne peut pas tout bonnement la leur ôter, parce qu'il est juste: «Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi.»

Mais il y a Jésus. Il est le seul qui puisse résoudre le plus grand problème de notre vie, parce qu'il est mort pour nos fautes. En mourant, lui le juste pour nous les coupables, il les a expiées. C'est pour cela qu'il est capable de nous enlever la chaîne de notre culpabilité. Et qu'il est le seul à pouvoir le faire.

Je puis le dire par expérience, c'est une vraie délivrance que de savoir nos péchés pardonnés. C'est la plus grande libération que l'on puisse expérimenter. Et cela non seulement face à la vie, mais aussi face à la mort. Pour vous, vieillards, c'est une chose de mourir et de savoir vos péchés pardonnés, c'en est une autre d'entrer dans l'éternité avec tout le poids de vos fautes. C'est affreux d'y penser!

Je connais des gens qui ont dit toute leur vie: «Je suis bon. Je fais ce qui est droit.» Et un jour, ils meurent et sont obligés de lâcher la dernière main amie. Ils découvrent alors que la barque de leur vie est entraînée par le courant de l'éternité – à la rencontre de Dieu. Ils n'ont rien pu emporter: ni leur petite maison, ni leur compte en banque, ni leur livret de caisse d'épargne. Rien, sinon leur culpabilité. Et ils vont ainsi se présenter devant Dieu! C'est effrayant! Mais c'est là le sort des hommes. Et si vous dites: «C'est ainsi qu'ils meurent tous!», ils mourront effectivement tous ainsi. Mais vous, vous n'avez pas besoin de mourir ainsi. Jésus accorde

le pardon des péchés. C'est la plus grande libération que vous puissiez expérimenter – et cela dès maintenant.

J'étais un jeune de 18 ans quand j'ai su par expérience ce qu'est le pardon des péchés. Ma chaîne s'est rompue et est tombée. Comme le dit le cantique :

Tes péchés sont pardonnés !
O parole de vie
Pour l'esprit tourmenté !
Ils le sont par Jésus-Christ.

Je souhaite que vous l'entendiez, vous aussi, cette parole de vie. Approchez-vous de Jésus, aujourd'hui même. Il vous attend. Et dites-lui : «Ma vie est gâchée. J'ai commis des tas de fautes. Je n'ai jamais voulu l'avouer. Au contraire, j'ai toujours dit du bien de moi-même. Maintenant, je t'apporte mes fautes. Et je veux croire que ton sang ôte toute ma culpabilité.» C'est une chose merveilleuse que le pardon des péchés.

Au 17^e siècle vivait en Angleterre un homme du nom de Bunyan. Pendant de longues années, cet homme a été en prison à cause de sa foi. Ce genre de situation a existé de tout temps. La Parole de Dieu mise à part, les prisons sont ce qu'il y a de plus stable dans ce monde. Là, dans sa cellule, Bunyan a écrit un merveilleux livre qui est d'actualité encore aujourd'hui. Il y compare la vie du chrétien à un voyage plein d'aventures et d'embûches. Le livre commence ainsi :

Un homme vit dans la ville de Destruction. Tout d'un coup, l'inquiétude l'envahit et il se dit à peu près ceci : «Il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'ai pas la paix. Je suis malheureux. Il faudrait que je parte d'ici.» Il parle de tout cela à sa femme. Celle-ci lui dit : «Tes nerfs sont à bout. Tu as besoin de repos.» Mais cela ne l'avance guère. L'inquiétude subsiste. Un beau jour, il se décide : «Il n'y a rien à faire. Il faut à tout prix que je quitte cette ville.» Et il s'enfuit en courant. Dès les premières enjambées, il sent qu'il a un lourd fardeau sur le dos. Il voudrait s'en décharger, mais il n'y arrive pas. Plus il avance, plus son fardeau lui pèse. Jusqu'alors il n'en avait pas tellement senti le poids. Il trouvait tout naturel de l'avoir sur le dos. Mais en s'éloignant de la ville de Destruction, ce fardeau devient de plus en plus pesant. Finalement, il peut à peine continuer sa route. C'est très péniblement qu'il gravit un sentier de montagne. Car son fardeau est devenu insupportable. A un tournant du chemin, il voit soudain une croix se dresser devant lui.

Il se sent défaillir, s'effondre devant la croix, s'y cramponne et lève les yeux vers elle. A cet instant précis, il sent son fardeau tomber de son dos et le voit disparaître dans l'abîme avec fracas.

C'est une belle illustration de l'expérience faite par celui qui s'approche de la croix de Jésus-Christ.

Jésus, Jésus mon Sauveur,
A l'ombre de ta croix,
Devant ton immense douleur,
Je t'adore et je crois.
Là mes ténèbres sont lumière,
Et mon fardeau n'est plus!
Humble à tes pieds, dans la poussière,
Tiens-moi toujours, Jésus!

J'ai le pardon de mes péchés, parce que mon Sauveur a souffert à ma place. La chaîne de ma culpabilité m'est ôtée. Mon fardeau n'est plus. Oui, il n'y a que Jésus qui puisse nous faire un tel don : celui du pardon de nos péchés.

Jésus est le bon Berger

Vous avez sans doute tous ressenti, à certains moments de votre existence, comme on peut être terriblement seul et comme la vie paraît alors vide de sens. Et la pensée a soudain surgi dans votre esprit : «Il y a quelque chose qui me manque. Mais quoi ?» Je vais vous le dire. Il vous manque le Sauveur vivant.

Je viens de vous raconter que Jésus est mort sur la croix pour expier nos fautes. Retenez bien cette phrase : «Le châtimeut qui nous donne la paix est tombé sur lui.» Ensuite, on l'a déposé dans un tombeau, un caveau creusé dans le roc. Puis on a roulé une lourde dalle de pierre sur l'entrée du sépulcre. Et pour être tout à fait tranquille, le gouverneur romain y a fait apposer les scellés et l'a fait garder par une escouade de légionnaires. J'imagine qu'il y avait parmi eux de grands gaillards qui avaient fait la guerre dans tous les pays du monde : en Gaule (la France actuelle), en Germanie (donc en Allemagne), en Asie et en Afrique. C'étaient des gars couverts de cicatrices. Ils se tenaient donc là, à l'aube du troisième jour, le bouclier au bras, la lance dans la main droite et le casque sur la tête. On pouvait se fier à un légionnaire romain quand il montait la garde. Or, la Bible dit : «Un ange du Seigneur vint rouler la pierre.» Et Jésus sortit de la tombe. C'était un

spectacle tellement effrayant que les soldats en perdirent connaissance. Quelques heures plus tard, Jésus rencontre une pauvre fille. La Bible dit que Jésus avait chassé d'elle sept démons. Cette fille est en larmes. Jésus s'approche d'elle. Et la fille ne s'évanouit pas. Au contraire, elle se réjouit en reconnaissant le Seigneur ressuscité, et elle s'écrie : «Maître!» Elle est réconfortée, parce qu'elle sait que Jésus, le bon Berger, est vivant et qu'il est près d'elle.

Et c'est pour la même raison, voyez-vous, que moi je tiens à Jésus. J'ai besoin de quelqu'un qui me prenne par la main. La vie m'a entraîné dans des eaux profondes. A cause de ma foi, j'ai été jeté en prison par les nazis. Là, par moments, j'ai pensé : «Encore un pas, et tu vas sombrer dans les ténèbres de la folie – et tu ne pourras plus leur échapper.» Mais Jésus s'est approché de moi. Et tout est rentré dans l'ordre. Je peux en témoigner.

J'ai vécu une soirée en prison où l'on aurait dit que l'enfer s'était déchaîné. Il y avait eu un arrivage de détenus qui devaient être transférés dans un camp de concentration. Ces gens n'avaient plus aucun espoir. Parmi eux il y avait des criminels et des innocents, des Juifs. Un samedi soir, ils ont tout à coup été saisis par le désespoir et se sont mis à hurler tous en même temps. Vous ne pouvez pas vous imaginer la scène. Tout un bâtiment plein de gens en proie au désespoir, qui crient et qui tapent contre les murs et les portes de leur cellule. Les gardiens commencent à s'énerver, tirent des coups de revolver au plafond et courent d'une cellule à l'autre, distribuant des coups à droite et à gauche. Moi, je suis assis dans ma cellule et je me dis : «C'est ainsi que cela doit être en enfer.»

On peut difficilement décrire une telle situation. Mais à ce moment-là, la pensée me vint : «Jésus! Bien sûr qu'il est là!» Croyez-moi, tout ce que je vous raconte, c'est du vécu. A l'intérieur de ma cellule, j'ai dit doucement, très doucement : «Jésus! Jésus!! Jésus!!!» Et en trois minutes, le silence était rétabli. J'ai fait appel à lui, voyez-vous, et personne ne m'a entendu à part lui – et les démons ont dû battre en retraite. Ensuite, malgré l'interdiction formelle, j'ai chanté à pleine voix :

Bienheureux qui t'aime,
Jésus, bien suprême,
Source du bonheur.
Verse dans mon âme
De ta sainte flamme
La divine ardeur.

Et tous les détenus ont entendu ce chant. Les gardiens n'ont pas soufflé mot, même pas quand j'ai entonné la deuxième strophe :

Au sein de l'épreuve,
Ton Esprit m'abreuve
D'un calme divin.
En toi mon asile,
Mon âme est tranquille
Et mon cœur serein.

Mes amis, à cette occasion-là j'ai pu expérimenter ce que cela signifie d'avoir un Sauveur vivant.

Comme j'y ai déjà fait allusion, il nous faudra tous passer par un moment de très grande détresse, celui de la mort. Quelqu'un m'a un jour fait le reproche : «Vous, les pasteurs, vous faites toujours peur aux gens en leur parlant de la mort.» A quoi j'ai répondu : «Je n'ai pas besoin d'inspirer ce genre de crainte à qui que ce soit, parce que nous avons par nature tous peur de mourir.» Et quel réconfort, au moment de la mort, de pouvoir tenir la main du bon Berger ! Mais on me dit – et c'est vrai : «L'homme d'aujourd'hui a moins peur de mourir que de vivre. La vie est bien pire pour lui que la mort.» Cependant, mes amis, je peux vous assurer que Jésus vous aidera aussi à vivre.

Je ne puis m'empêcher de vous raconter encore une autre histoire. Je m'en suis souvent servi comme illustration. C'est un récit incroyable et pourtant véridique. J'avais fait la connaissance d'un industriel à Essen. C'était une de ces personnes toujours de bonne humeur, qui me disait volontiers :

– Pasteur, vous avez raison d'encourager les jeunes à bien se conduire. Tenez, voilà un billet de cent marks pour votre œuvre!

Mais quand je lui demandais :

– Et vous, où en êtes-vous ?

Il se hâtait de me répondre :

– Laissez-moi, Pasteur, je me suis fait une conception personnelle du monde.

Vous voyez le genre : un brave homme, mais aussi éloigné de Dieu que l'est de l'ouest.

Un jour, j'ai dû présider un service de mariage, ce qui n'est pas toujours très gai dans nos vastes églises dépouillées. Les jeunes mariés sont venus, accompagnés d'une dizaine de personnes. Ils étaient perdus dans cette immense église ! Mon industriel enjoué était l'un des témoins. Le pauvre homme me faisait vraiment pitié. Il se tenait là, vêtu d'un frac très élégant, le haut-de-forme à la main,

et il ignorait totalement comment se comporter dans une église. On pouvait lire sur son visage qu'il était en train de se dire : «Dois-je m'agenouiller ? Ou faire le signe de croix ? Je ne sais pas au juste !»

J'ai essayé de le mettre un peu à l'aise en le débarrassant de son haut-de-forme. On se mit ensuite à chanter un cantique qu'il ne connaissait naturellement pas. Mais il fit au moins semblant de se joindre aux autres. Essayez de vous imaginer ce monsieur. Il était parfaitement capable d'évoluer dans n'importe quel cercle mondain. Or, voilà que quelque chose d'extraordinaire se produisit. La mariée était monitrice à l'école du dimanche. Aussi, au cours de la cérémonie, une trentaine de fillettes entonnèrent pour elle un cantique du haut de la galerie. De leurs douces voix d'enfant, elles commencèrent la première strophe :

Bon Sauveur, berger fidèle,
Conduis-nous par ton amour ;
Et de ta main paternelle . . .

Je regardai du côté de mon homme et pensai soudain : «Qu'est-ce qui lui prend ? Se sent-il mal ?» Il s'était effondré, les mains devant le visage, et commençait à trembler. Je me suis dit : «Il lui est arrivé quelque chose. Il faut vite que j'appelle un médecin !» Mais je m'aperçus qu'il pleurait à chaudes larmes. Et les enfants continuaient à chanter :

Et de ta main paternelle,
Nourris-nous au jour le jour.
Dans tes riches pâturages,
Apprends-nous à te chercher ;
Que sous tes divins ombrages
Nous sachions toujours marcher . . .

Et cet homme, ce grand industriel, était assis sur son banc et pleurait. Tout d'un coup, j'ai compris ce qui venait de se passer. Il a dû soudain se dire : «Ces enfants ont ce que je n'ai pas : ils ont un bon Berger. Moi, je suis un pauvre solitaire, un homme perdu !»

Et vous aussi, qui que vous soyez, homme ou femme, vous n'irez pas loin, si vous ne pouvez dire comme ces enfants : «Je suis heureux de faire partie du troupeau de Jésus-Christ, de l'avoir pour Sauveur et pour Berger.» Non, vous n'irez pas loin. Faites donc le nécessaire pour pouvoir le dire à votre tour.

Jésus est le Prince de la vie

Il y a déjà bien des années, j'ai fait un camp dans la forêt de Bohême. Après le départ des jeunes, j'ai dû attendre toute une journée qu'on vienne me chercher en voiture, et j'ai passé la nuit dans un vieux pavillon de chasse qui avait jadis appartenu à un roi. A l'époque, il n'était habité que par un garde forestier. Le bâtiment était à moitié en ruines. Il n'y avait pas d'électricité. Mais il y avait une immense salle de séjour, avec une cheminée dans laquelle on avait fait un peu de feu. On posa une lampe à pétrole sur la table et on me souhaita bonne nuit. Dehors, la tempête hurlait. La pluie tombait à verse à travers les sapins autour de la maison. C'était l'endroit rêvé pour une bonne histoire de brigands. Or, juste ce soir-là, je n'avais rien à lire. Et voilà que je trouve sur le rebord de la cheminée une petite brochure. Je me mets aussitôt à la parcourir à la lueur de la lampe à pétrole. Jamais je n'avais lu quelque chose d'aussi terrifiant. Un médecin y passait sa colère sur la mort. Page après page, on pouvait lire à peu près ceci :

«O mort, le pire ennemi du genre humain ! J'ai lutté toute une semaine pour t'arracher une vie et je pensais déjà lui avoir fait passer le cap, quand tu t'es dressée en ricanant au chevet de son lit et tu l'as empoignée – et tout était peine perdue. J'ai beau guérir les hommes, je sais qu'en fin de compte la lutte est vaine, quand tu arrives avec ta main squelettique. O mort, tu es une menteuse, une ennemie !»

Et ainsi, sur chaque page de la brochure, il assouvissait sa haine implacable contre la mort. Puis vint le passage le plus terrible : «O mort, point final, point d'exclamation !» Je cite littéralement : «Malédiction ! si seulement tu n'étais qu'un point d'exclamation ! Mais quand je te regarde, tu te transformes en un point d'interrogation. Et je me demande si, oui ou non, tu es un point final ! Et si c'est non, que vient-il après ? O mort, exécration point d'interrogation !»

Voilà où l'on en arrive ! Et je peux vous assurer qu'avec la mort, tout n'est pas fini. Jésus, qui était parfaitement au courant, a dit : «Spacieux est le chemin qui mène à la perdition, mais resserré est le chemin qui mène à la vie.» Les dés sont jetés dès ici-bas. C'est pour cela que je me réjouis d'avoir un Sauveur qui, d'ores et déjà, donne la vie, qui est la vie et qui conduit à la vie. C'est la raison pour laquelle j'aime tant l'annoncer aux autres.

Pendant la Première Guerre mondiale, nous avons combattu pendant des semaines près de Verdun, alors qu'une des plus terribles batailles y faisait rage. Entre les deux lignes de défense, il

y avait des monceaux de cadavres. Toute ma vie, je n'ai pu chasser de mes narines l'odeur fade de ces cadavres. Chaque fois que je me trouve devant un monument aux morts, je respire à nouveau cette odeur de Verdun, l'odeur des cadavres. Et chaque fois que je me dis : « Dans cent ans, nous tous, nous ne serons plus là », cet horrible relent de mort me monte au nez. Ne le sentez-vous pas également ?

Mais dans ce monde de mort, il en est un qui est ressuscité des morts ! Et il nous dit : « Je vis, et vous vivrez aussi. Croyez en moi ! Venez à moi ! Convertissez-vous à moi ! Entrez dans mon royaume ! Et je vous conduirai à la vie. » N'est-ce pas merveilleux ? Comment peut-on vivre dans ce monde de mort sans ce Sauveur qui est la vie et qui mène à la vie éternelle ?

Ces jours passés, j'ai lu une vieille lettre que le professeur Karl Heim a fait imprimer. Elle a été écrite par un soldat chrétien qui est tombé en Russie pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans cette lettre, on peut lire à peu près ceci : « Ce qui se passe autour de nous est atroce. Quand les Russes tirent avec leurs orgues de Staline, nous sommes tous pris de panique. Et quel froid ! Et toute cette neige ! C'est affreux ! Mais je n'ai aucune crainte. Si je devais mourir, ce serait merveilleux. D'un seul bond, j'entrerais dans la gloire. La tourmente prendrait fin, je verrais mon Seigneur face à face, et son éclat m'envelopperait. Non, je n'aurais aucune objection à tomber ici sur le champ de bataille. »

C'est ce qui lui est arrivé peu de temps après. En lisant cette lettre, je n'ai pu m'empêcher de penser : « Quelle chose étonnante qu'un jeune homme n'ait pas la moindre peur de mourir, simplement parce qu'il connaît Jésus ! »

Oui, Jésus est le Prince de la vie. Et il donne aux siens la certitude de la vie éternelle.

A l'occasion du Kirchentag de Leipzig, une réception était donnée à l'hôtel de ville. Les sommités administratives et les dignitaires de l'Eglise y étaient réunis. On a prononcé des discours qui n'engageaient à rien pour éviter, dans la mesure du possible, de se marcher sur les pieds. Heinrich Giessen, qui était à l'époque secrétaire général du Kirchentag, devait clore la cérémonie. Je le vois encore se lever et dire : « Vous nous demandez, Messieurs, quelle sorte de gens nous sommes. Je vous le dirai en une phrase : Nous sommes des gens qui prient : « Oh mon Dieu, rends-moi pieux pour que je puisse entrer aux cieux ! » » Puis il se rassit. C'était effarant de voir à quel point les gens ont été bouleversés.

Pendant la guerre de Trente ans, Paul Gerhardt a composé ces vers :

Je veux marcher en avant
Sur le chemin de la vie.
Mais ce n'est que pour un temps
Que je vais rester ici.
Car j'approche chaque jour
Un peu plus de ma patrie,
De ce bienheureux séjour
Que mon Père m'a promis.

Je vous souhaite de poursuivre ainsi, vous aussi, votre route à travers le monde.

Pourquoi vous faut-il Jésus ? Tout, oui absolument tout, dépend de votre relation avec lui !

Table des matières

Préface	5
Dieu, je veux bien, mais pourquoi me faudrait-il Jésus ?	7
Pourquoi suis-je sur terre ?	22
Je n'ai pas le temps !	33
Attention, danger de mort !	46
Que devons-nous faire ?	61
Comment Dieu peut-il permettre cela ?	74
Notre droit à l'amour	92
Peut-on parler à Dieu ?	105
Comment vivre quand on ne peut plus croire ?	116
Comment vivre si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements ?	130
Comment vivre quand les autres nous tapent sur les nerfs ?	143
Il faut que ça change, mais comment ?	154
Très peu pour moi !	167
Peut-on avoir une certitude en matière religieuse ?	177
La religion est-elle une affaire strictement personnelle ?	192
Pour quand la fin du monde ?	207
A quoi bon vivre avec Dieu ?	224
Note biographique	238